

## LA LINGUISTIQUE TEXTUELLE ET LE PROGRAMME DE PHILOGIE ENGLOBANTE

**Tomáš HOSKOVEC**

Université Masaryk / Masarykova universita, Brno  
Cercle linguistique de Prague / Pražský lingvistický kroužek

### RÉSUMÉ

*Le texte étant une dimension inhérente du langage, la linguistique est textuelle ès qualité. Le vrai défi porté au linguiste est de savoir saisir le texte de façon adéquate. Le programme de philologie englobante conçoit tout texte (discours) comme un fait socioculturel particulier soumis à tout un ensemble de normes socioculturelles. Le texte est un moyen qui suit un but (il en suit d'habitude plusieurs à la fois) ; or la tâche du linguiste ne consiste pas à identifier le ou les buts du texte, mais à étudier, d'un côté, le potentiel significatif des moyens systémiques de la langue, déployés dans le texte, et de l'autre, les normes socioculturelles qui seules garantissent la possibilité d'une concordance dans l'interprétation du texte. La langue est conçue comme un système de signes binaires de différentes tailles, dont la phrase. La phrase, unité explicative centrale du système abstrait de langue, est définie en indépendance absolue de l'énoncé, unité explicative centrale du texte concret. Grâce à cette indépendance, il est possible de classifier les supports linguistiques d'énoncé par rapport à la structure de phrase, en donnant en même temps une description différentielle de la phrase qui s'appuie sur la capacité de celle-ci de servir l'énoncé. L'auteur positionne son intelligence des choses par rapport au foyer pragois de structuralisme fonctionnel et à l'école parisienne de sémantique interprétative.*

### ABSTRACT

*The programme of encompassing philology is a consciously structuralist one, based on the polarity between language as an abstract sign system and concrete texts – be they written or spoken – as sign formations. The surrounding sign conception is strictly binarist, which makes the meaning of a sign being described only by negative opposition to other signs that are system-allowed. Linguistic signs of different size are recognized and taken into consideration, even a sentence is a sign. The sentence, conceived of as the central explanatory unit of the abstract system of language, is defined in full independence from the utterance, central explanatory unit of concrete texts. Although any definition of sentence is system-dependent, some principal features may be generalized: sentence as a field of contiguous lexical units, sentence as a recursive structure based on a very limited number of*

*operations, sentence as always provided with a specific intonation shape. The utterance, which is an utterance only due to its interpretable sense, and which – unlike the sentence – is provided with a situational anchorage and a genre classification, serves as the only criterion for a sentence to be system-allowed: any sentence, that in a particular utterance make interpretable sense, is a good sentence in accordance with the system.*

1. À la lumière du programme de PHILOLOGIE ENGLOBANTE, la linguistique est textuelle ès qualités. Nous sommes persuadé qu'il n'est plus l'heure, depuis longtemps, d'introduire et d'émanciper de nouvelles linguistiques (qu'elles soient nommées linguistique textuelle, linguistique du discours, linguistique des corpus ou autrement), mais tout au contraire, de rappeler que la linguistique n'est qu'une par sa tâche d'étudier les moyens de production et d'interprétation de textes, et qu'à l'égard de sa tâche, la linguistique ne peut être différenciée que par l'adresse avec laquelle elle s'en acquitte. D'un rappel pareil ne découle aucune entrave à ce que la linguistique soit une science souveraine ayant la langue pour objet autonome de son examen ; tout ce que nous exigeons de la linguistique, science souveraine, est qu'elle reconnaisse que la langue, objet autonome de son examen, est un instrument, un ensemble de moyens qui servent à quelque chose. Parallèlement, la science du droit ne perd rien à sa nature de science – et gagne beaucoup pour rester une – en reconnaissant que le droit, objet de son examen, est tout banalement un ensemble de moyens qui servent à diriger diverses activités humaines.

C'est parce que nous plaidons pour une linguistique une et intégrale que nous avons recours au terme désuet de PHILOLOGIE au sein de laquelle, comprise comme travail conscient et érudit à la fois sur des textes et sur des langues, nous envisageons la réintégrer. Et si nous précisons d'emblée que les textes sont pour nous dorénavant autant écrits qu'oraux, de sorte que *texte* équivaut *discours*, et que la vraie différence qui compte est celle entre la parole spontanée et réfléchie, nous croyons que cela suffira pour que la philologie perde son éventuelle couche de poussière invétérée aux yeux de bonne partie de linguistes – et surtout aux yeux de ceux avec qui nous espérons trouver un langage commun. Or vis-à-vis de la *Literaturwissenschaft* (nous avons renoncé à l'idée d'exprimer cela en français), le même terme de philologie nous sert de pierre de touche : notre programme ne s'adresse qu'à ceux des littéraires qui savent accepter le travail terre-à-terre de critique textuelle comme relevant, lui aussi, de leur propre domaine.

La philologie, telle que nous la souhaitons, doit englober deux pôles, les textes concrets et le système abstrait de langue, en vue d'intégrer tout travail qui se déroule entre eux. Nous empruntons consciemment à l'école de sémantique interprétative la devise selon laquelle le seul objet réel et « objectif » de la linguistique sont des textes, autant écrits qu'oraux, y ajoutant

que la seule clé pour les interpréter est la langue. Le grand défi du programme de PHILOLOGIE ENGLOBANTE consiste : 1° à saisir de façon adéquate la plus grande partie possible de ce que l'on qualifie d'habitude de « hors-texte » comme des entités textuelles, voire linguistiques ; et 2° à concevoir les figures de taille considérable – telles qu'une phrase, ou même un texte – en tant que signes linguistiques. L'espace du présent article ne permet certes qu'une ébauche de certaines voies pour s'y prendre, mais nous espérons pouvoir montrer que ce double défi est abordable.

2. Le programme de philologie englobante est foncièrement structuraliste : il met en valeur le potentiel du foyer pragois de STRUCTURALISME FONCTIONNEL et s'inspire profondément de l'école parisienne de SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE.

Si l'on parle du structuralisme, et à plus forte raison, qu'on en parle en français, il faut prendre des mesures particulières de précaution. Aussi prenons-nous le parti de parler du structuralisme exclusivement en tant qu'ensembles ou corpus de textes. Or, les corpus n'existent pas d'eux-mêmes : ils résultent du travail du chercheur qui les a assemblés. En rassemblant des textes scientifiques en vue d'en présenter des corpus, nous distinguons en premier lieu des FOYERS structuralistes, que l'on peut nommer, symboliquement, Genève, Prague, Copenhague, Paris... Les textes d'un foyer n'ont souvent en commun rien d'autre que certains traits de leur genèse : ils sont nés dans, ou plutôt *par* un certain milieu intellectuel. Une ÉCOLE structuraliste, identifiable à un appareil théorique explicite, ou au moins, en attendant qu'il soit développé, à un but ouvertement déclaré, est un ensemble de textes beaucoup plus restreint qu'un foyer. Les écoles sont très souvent désignées par les noms des auteurs de textes. Par conséquent, ce que l'on appelle traditionnellement École de Prague, n'est pas une école, mais bel et bien un foyer, au sein duquel il faut distinguer de vraies écoles comme celles de Petr Sgall, František Daneš, Oldřich Leška<sup>1</sup>. Une école parfois, un foyer forcément se dote d'un FORUM où les textes sont régulièrement lus et discutés, comme c'est le cas du Cercle linguistique de Prague, ou triés et publiés, comme pour les Cahiers Ferdinand de Saussure. Nous ne croyons

---

<sup>1</sup> La première des écoles susmentionnées, celle de Petr Sgall, comprend effectivement les écrits de plusieurs auteurs (dont Eva Hajičová, Jarmila Panevová, Petr Piřha) et porte une appellation programme : école de DESCRIPTION FONCTIONNELLE-GÉNÉRATIVE. Dans la deuxième, appelée aussi école de SYNTAXE VALENTIELLE À DEUX NIVEAUX, qui consiste en ouvrages de František Daneš et Zdeněk Hlavsa, s'imbrique une partie des textes écrits par Jan Kořenský. La troisième a un seul auteur – sauf pour les ouvrages collectifs dont Oldřich Leška a été le directeur spirituel, quoique sans statut officiel. On postule parfois trois écoles successives appelées « Mukařovský<sub>1</sub> », « Mukařovský<sub>2</sub> », « Mukařovský<sub>3</sub> », nous y préférons une seule école « Jan Mukařovský ». Par contre, nous ne saurions guère concevoir une seule école appelée « Roman Jakobson » qui s'étende sur l'ensemble de ses *Selected Writings*.

guère possible de brasser les textes provenant de divers foyers dans un super-assemblage déclaré « structuralisme » tout court, faute d'affinité d'approche, voire de connaissance mutuelle entre les foyers.

Au foyer pragois de structuralisme fonctionnel, les deux pôles réunis par le programme de philologie englobante, à savoir le système abstrait de langue et les textes concrets (autant écrits qu'oraux), sont présents dès le début : on le voit bien à travers l'œuvre du fondateur du Cercle linguistique de Prague, Vilém Mathesius (1911, 1929, 1936a, 1942, 1961). Leur omniprésence est d'ailleurs la raison pour laquelle Mathesius ne parle jamais du signe linguistique : la langue est pour lui un inventaire de moyens dont l'identité même ne se justifie que par leur fonctionnement dans les textes. Ceci dit, il faut apprécier la finesse du sens de l'orientation de Mathesius qui postule, entre les deux pôles, deux sciences équivalentes, LINGUISTIQUE et STYLISTIQUE : la linguistique scrute les textes concrets afin d'établir les matériaux dont dispose (ou disposait) la communauté qui les a produits, la stylistique scrute les textes concrets afin d'établir comment ils sont faits dans leur individualité à partir des matériaux dont dispose (ou disposait) la communauté qui les a produits. Son intelligence de l'identité profonde de la linguistique et de la stylistique, que nous résumons ici d'après Mathesius (1911, 1926), était partagée avec d'autres, dont Bohuslav Havránek (1932, 1936), slaviste étudiant de façon structurale à la fois les dialectes d'une langue nationale et les procès d'« acculturation » et d'« intellectualisation » de ses standards, et Jan Mukařovský (1928, 1938b), esthéticien étudiant l'œuvre poétique comme une structure linguistique autonome ; par sa diffusion générale, cette intelligence des choses témoigne en même temps du naturel avec lequel la langue a toujours été conçue, au foyer pragois, comme une institution sociale et culturelle<sup>2</sup>.

Si, à sa taille habituelle de « mot », le signe linguistique est absent du foyer pragois de la période classique, il y est fortement présent à une taille peu habituelle, celle d'une œuvre d'art tout entière, relevant de la totalité du contexte socio-culturel de l'homme. C'est l'esthéticien Jan Mukařovský (1936a, b, 1938a) qui l'a développé ainsi. À son époque, Mukařovský est révolutionnaire en exigeant que l'art soit approché de façon sémiotique – au risque qu'autrement, son évolution immanente ne puisse jamais être comprise avec adéquation.

---

<sup>2</sup> En conséquence, elle convenait parfaitement aux vrais fondateurs du foyer structuraliste de Genève, à savoir Charles Bally (1926, 1932) et Albert Sechehaye (1926). Au lieu de développer ici le parallélisme entre les deux foyers, nous nous contentons de rappeler les thèses communes des Pragois et des Genevois présentées au, et adoptées par le Premier congrès international de linguistes à La Haye en 1928 (*Actes 1* : 85-86, Quatrième réunion générale). L'histoire charmante et éloquente de leur rédaction est racontée par Mathesius (1936c).

3. L'appareil sémiotique de Mukařovský est une contribution très originale au « démembrement » de la triade sémiotique (cf. Rastier 1990). Le signe esthétique de Mukařovský est foncièrement binaire reliant, d'un côté, une « œuvre-chose », symbole sensoriel que Mukařovský appelle souvent *signifiant*, se référant explicitement à Saussure, et de l'autre côté, un « objet esthétique », appelé par lui toujours *signification*, à propos duquel Mukařovský souligne qu'il réside dans la conscience collective tout en changeant d'un collectif à un autre, d'une époque à une autre. La particularité de son approche consiste en ce qu'outre la *signification*, il postule encore une « chose signifiée » qui a le même statut ontologique que la précédente : elles relèvent toutes deux d'un contexte englobant toute sorte de phénomènes sociaux – philosophie, science, religion, politique, morale... Or leur statut ontologique est sans intérêt. Ce qui compte, c'est que l'« objet esthétique » qui de par sa nature n'est point d'accès direct, ne peut être saisi que par un ensemble de valeurs que l'œuvre d'art acquiert à une époque donnée pour un collectif donné, la signification résultant d'une application intentionnelle de normes. Ceci dit, la « chose signifiée » comprend un vaste potentiel de valeurs qui peuvent être révélées sans pourtant être intentionnellement recherchées. Le rapport dynamique entre les valeurs intentionnellement appliquées et celles non intentionnellement perçues (ou percevables) est la source même des changements d'évaluation esthétique qu'une œuvre d'art subit à travers les époques et les collectifs.

Le plus important dans l'approche de Mukařovský est le fait qu'il érige en objectif propre de l'esthétique scientifique l'étude des valeurs de l'« objet esthétique » comme relevant à la fois d'un ensemble de fonctions que peut revêtir une œuvre d'art quelconque dans la société, et d'un ensemble de normes que la société peut appliquer à une œuvre d'art quelconque. Deux aspects y donnent particulièrement du relief :

1° Quoique présente – par définition – dans toute œuvre d'art, la fonction esthétique n'est aucunement propriété exclusive de l'art : elle peut être trouvée dans n'importe quelle chose. En outre, toute œuvre d'art peut revêtir de multiples autres fonctions, que Mukařovský nomme – négativement et en somme – « pratiques ». L'étude de la fonction esthétique peut donc, voire doit toujours être contrastée avec les fonctions non esthétiques.

2° Si l'œuvre d'art en question est une œuvre poétique, les fonctions pratiques auxquelles la fonction esthétique s'oppose sont avant tout communicatives. Cela permet à Mukařovský (1938) de concevoir la dénomination poétique non comme métaphorique ou stylistiquement marquée, mais comme sortant intentionnellement du domaine de la dénomination habituelle, communicative, « pratique ».

L'approche sémiotique de Mukařovský a été intégrée au programme du Cercle linguistique de Prague pour la deuxième décennie de ses activités, comme on peut lire dans l'éditorial collectif, signé par Bohuslav Havránek, Roman Jakobson, Vilém Mathesius, Jan Mukařovský et Bohumil Trnka,

appelé tout simplement *Úvodem* [*En guise d'introduction*], par lequel s'ouvre le premier numéro de la nouvelle revue lancée alors par le Cercle de Prague sous le titre de *Slovo a slovesnost* [*Le verbe et la création verbale*] :

Toute la réalité – de la simple sensation à la construction intellectuelle la plus abstraite – s'est révélée à l'homme contemporain comme un empire, vaste et d'organisation complexe, des signes. La recherche de cet empire des signes n'en est qu'à ses débuts. Aussi faut-il prêter attention notamment à ceux des domaines de la culture humaine où la structure interne du signe se dévoile le plus intégralement dans sa complexité. Un de ces domaines est sans aucun doute la langue, ordre fondamental, quoique nullement élémentaire de signes, vu que dans l'empire des signes, il y a tendance à tout exprimer par les mots. Le langage nous instruit surtout d'un rapport « de fait », à savoir du rapport entre le signe et la réalité à laquelle il se réfère, parce que la langue, autant parlée qu'écrite, veut en premier lieu exprimer une réalité, influencer sur une réalité, même si c'est indirectement. Par contre, l'art, qu'il soit poésie ou autre, est la matière modèle pour étudier la structure interne du signe même, pour établir un rapport entre le symbole matériel (un son, une couleur) et sa signification, aussi bien que pour réfléchir sur le cumul multiple des significations. C'est possible parce que, dans l'art, le rapport de fait est affaibli ; une œuvre d'art n'est pas évaluée en fonction de la vérité de son message, mais est un signe autonome qui plane entre l'artiste et le récepteur. Cette nature particulière du signe se manifeste spécialement dans l'étude de la poésie qui se trouve à l'intersection du langage et de l'art. [*Slovo a slovesnost* i/1935, 1, 1-7]

Le programme sémiotique du Cercle de Prague de 1935 n'a guère eu la chance d'être connu (à l'instar de la perspective fonctionnelle de phrase), pour ne pas dire reconnu (à l'instar de la phonologie) : Mukařovský (1938b, 1940b et c, 1966 [1943]) ne s'est que trop peu soucié de le répandre lui-même, absorbé qu'il était par le développement du structuralisme sous ses multiples aspects (geste sémantique, contextes sémantiques, histoire immanente de la littérature), avant de rompre d'avec le structuralisme tout court (1948, 1951)<sup>3</sup> ; son disciple Jiří Veltruský (1942 ; 1996, 2012 [posthume]),

<sup>3</sup> Les trois écoles de Mukařovský, mentionnées à la note 1, se réfèrent aux trois étapes de son œuvre par rapport au programme sémiotique explicite – à savoir : avant, pendant et après l'imminence de la notion du signe – comme les distingue la réception tardive de Mukařovský dans les milieux littéraires-philosophiques. Or nous considérons cette partition erronée : Mukařovský, pour qui le structuralisme n'était ni théorie ni méthode, mais tout simplement une attitude noétique (Mukařovský 1940a), n'a suivi qu'un seul chemin, toujours prompt à changer de moyens afin de mieux saisir son objectif constant – une œuvre d'art, notamment une œuvre littéraire, conçue comme une structure autonome dans une ambiance socio-culturelle, conçue elle aussi comme une structure autonome. Que l'abandon du signe de la part de Mukařovský au début des années 40, comme le postule la réception susmentionnées, n'ait été qu'apparent est bien attesté par sa conférence, faite au Cercle linguistique de Prague en mai 1943 sur l'intentionnalité et la non-intentionnalité dans l'art, dont le manuscrit – long, détaillé, définitif – est resté inédit (l'occupant nazi

partisan fervent du programme sémiotique notamment dans le domaine du théâtre, a été forcé, par les événements politiques de l'époque, d'arrêter ses activités scientifiques en 1943 et de fuir son pays en 1948, ne retournant à la sémiotique qu'à partir de la deuxième moitié des années 70. Ni Mathesius, mort en 1945, ni Havránek ne se sont jamais engagés dans la voie sémiotique<sup>4</sup>, tandis que Trnka élabore beaucoup plus tard (Trnka 1964, 1967) une sémiotique particulière tout différente de celle de Mukařovský. Jakobson, ayant pris racine aux États-Unis, lance, dans son *closing statement* de 1958 (Jakobson 1960), son système propre, à six fonctions linguistiques, sans jamais avouer à qui il avait emprunté la « fonction poétique »<sup>5</sup>.

4. Pour résumer les deux paragraphes précédents, on peut dire qu'autour du foyer pragois de la période classique, le signe linguistique binaire a été présent d'une façon particulière, ne représentant pourtant qu'un moyen parmi d'autres en vue de ce qui était ressenti comme LA tâche de la linguistique, à orientation surtout stylistique : à savoir saisir le sens d'un texte concret comme résultant de la structure des moyens systémiques de langue effectivement déployés dans le texte<sup>6</sup>.

---

ayant interdit la revue du Cercle à partir de 1943) jusqu'à 1966 (Mukařovský s'étant désintéressé de son œuvre structuraliste à partir de 1948).

- 4 Ce qui ne les empêche point de reconnaître la fonction esthétique comme une des fonctions fondamentales de la langue : Havránek (1932) en pédagogue soucieux, oppose la fonction esthétique aux fonctions communicatives exactement à la Mukařovský – et Mathesius (1942, 1944), « andragogue » avant la lettre, d'exiger de toute personne de moyenne culture une bonne maîtrise de deux styles conventionnels de base, l'un appelé *prostý sloh sdělovací* [style communicatif simple], domaine de textes à prépondérance de fonctions pratiques, l'autre appelé *krásný hovor* [conversation sociale agréable], domaine de textes à prépondérance de fonctions de caractère esthétique.
- 5 Tous les aspects de l'exposé par Jakobson de sa fonction poétique, y compris les particularités de la dénomination poétique, peuvent être trouvés chez Mukařovský (1936a, b), mais la jouissance usufuitière de Jakobson ne s'arrête pas là : le principe de choix et de combinaison des contextes sémantiques par lequel il commence son exposé propre avait été introduit par Mukařovský (1940b et c) et développé par Veltruský (1942) ; l'« orchestration » phonémique des vers, à savoir l'apport de la figure phonémique du vers à son contenu sémantique, avait fait l'objet d'analyses détaillées de Mukařovský (1928, 1938b). Laissant de côté l'aspect éthique du *closing statement* de Jakobson (voir *infra*), il faut constater que l'effet le plus néfaste de son discours de 1958 consiste en ce que son modèle des six fonctions linguistiques a, depuis, été pris pour le résumé du fonctionnalisme pragois : rien de plus faux. À propos du *closing statement* de Jakobson : Federico Albano Leoni (2011) remarque que pour les trois premières fonctions de son modèle, *referential*, *emotive*, *conative*, Jakobson diminue l'apport de Karl Bühler en prétendant que c'est là un modèle traditionnel, éclairci seulement par Bühler (1933), alors que le modèle « Darstellung – Ausdruck/Kundgabe – Appell », aucunement traditionnel, est originaire de Bühler (1933, 1934).
- 6 Quant au trio des philologues mentionnés au paragraphe 1, on peut dire que Mukařovský a toujours travaillé dans le sens « stylistique », allant du système aux textes ; Havránek, inversement, dans le sens « linguistique », allant des textes au système ; et Mathesius dans

Nous sommes persuadé que dans la diversité des structuralismes du XX<sup>e</sup> siècle, l'émancipation finale du signe linguistique binaire est le grand mérite de l'école parisienne de SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE : elle a réussi à démembrer la triade sémiotique traditionnelle qui entravait sérieusement le foyer pragois, tout en maintenant l'étude du signe linguistique binaire au sein de textes concrets, principe que le foyer de Copenhague avait radicalement abandonné<sup>7</sup>. Il est évident que certains problèmes séculaires de Mukařovský (notamment ceux de motif, sujet et thème littéraires) trouvent, au jour de la sémantique interprétative, leurs solutions élégantes et définitives (à l'aide des concepts d'isotopie et de molécule sémique) ; il est également évident que la distinction entre sèmes inhérents et sèmes afférents nous épargne d'opposer, aux fonctions pratiques (communicatives), des fonctions particulières (esthétique, poétique, rhétorique), parce que les effets de dénomination « autonome » peuvent être expliqués par l'actualisation et la désactualisation (virtualisation) de sèmes particuliers : par conséquent, on peut interpréter tous les textes, littéraires et non littéraires, de la même façon, précisément comme le souhaitaient Mathesius et Havránek. Or le plus important est selon nous le parallélisme entre les contextes sémantiques de Mukařovský d'un côté, et les domaines de sèmes génériques de F. Rastier, de l'autre : ils mènent tous deux à l'étude des codages très complexes qui sont socialement ancrés et qui se répandent (et évoluent) par l'acculturation.

Ajoutons encore la précision que fait Mukařovský sur le rapport entre l'« objet esthétique » et la « chose signifiée » : la signification (qui, rappelons-le, n'est qu'un aspect, le synonyme même de l'« objet esthétique ») résulte d'un geste unifiant diverses contributions sémantiques, telles que les apportent diverses composantes de l'œuvre (geste que Mukařovský appelle « geste sémantique ») ; or certaines contributions échappent à ce geste unificateur, tout en étant, elles aussi, percevables, interprétables (au sein de la « chose signifiée ») ; elles y échappent parce qu'elles ne sont pas couvertes par les normes les plus en vigueur qui gèrent l'unification du sens, mais elles peuvent être couvertes par des normes moins en vue, des normes à venir –

---

les deux. Dans les toutes dernières années de sa vie, Mathesius (1942, 1943), aveugle et grièvement malade, rejoint Mukařovský qui, dès le début (1928), voulait saisir les phénomènes littéraires tels que *motif*, *sujet* ou *construction thématique* d'un poème comme phénomènes purement linguistiques. Mathesius étudie les mêmes choses dans les textes non poétiques à prédominance de fonctions banalement communicatives, opposant au contenu référentiel la « construction rhétorique » du texte. Ce faisant, Mathesius (1943) loue explicitement Mukařovský (1940b et c) d'avoir introduit le principe de choix et de combinaison des contextes sémantiques, principe utilisé en même temps par Veltruský (1942).

<sup>7</sup> F. Rastier (2001 : 63) remarque pertinemment que l'approche du langage à la façon de Hjelmslev génère non *des textes*, mais *du texte*. En l'état actuel de notre intelligence du foyer structuraliste de Copenhague, nous ne pouvons relever que deux contributions appliquant la notion de signe aux textes littéraires étudiés dans leur particularité, les deux parues dans les *Recherches structurales* (1949).



elles peuvent même inviter à introduire de telles normes. Dans le métalangage de la sémantique interprétative, ce rapport pourrait être rendu de la façon suivante : toute classe définitoire constitue de par son existence même un sème générique particulier, celui qui marque les membres de la classe en tant que membres de la classe. Pour certaines classes définitoires, un tel sème générique particulier, sème « définitoire », est bien codé, reconnu et accepté de tous, portant parfois un nom conventionnel, tandis que pour beaucoup d'autres, il ne l'est pas. Or le texte en tant qu'artefact, œuvre d'art, œuvre poétique, peut en vertu de sa structure linguistique rassembler des sèmes qu'il invite le lecteur (récepteur) à traiter comme relevant d'une seule classe définitoire<sup>8</sup>.

Tout reconnaissant que nous sommes à F. Rastier de l'inspiration que nous avons puisée dans son œuvre, nous ne prétendons guère l'engager dans notre programme de philologie englobante. Outre les multiples concordances entre son approche et la nôtre, dont les traits les plus importants préexistaient à la formulation actuelle de ce dernier, il y a des différences remarquables que nous espérons pourtant non incompatibles, résultant surtout de perspectives et de priorités différentes. Qu'elles fassent l'objet de comparaisons ultérieures. Aussi n'aspirons-nous pas ici à faire un exposé de la sémantique interprétative, pour laquelle nous ne donnons d'ailleurs que trois références symboliques (Rastier 1987, 1990, 2001). Mais puisqu'il faut oser un geste résumant les fondements de la théorie de sémantique interprétative, le voilà : le signe linguistique est saisi rigoureusement de façon différentielle (c'est-à-dire ni référentielle ni inférentielle), toute différence de signes étant étudiée à l'intérieur d'une classe définitoire consciemment choisie.

5. Un des deux pôles reconnus et exigés par la philologie englobante est celui des textes concrets. En quoi consiste la nature concrète d'un texte concret ? Il y a bien évidemment un concret linguistique qui fait la matérialité du texte : sont employées telles formes, et non telles autres, déployées de telle façon, et non de telle autre. Ici c'est la philologie traditionnelle sous son aspect de critique textuelle qui reprend sa vigueur. Mais outre cela il faut

---

<sup>8</sup> Cela vaut parfaitement pour le fameux défi surréaliste définissant, à l'instar de Lautréamont, la poésie comme la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table d'opération : lecteur de poésie, trouve toi-même une signification une et commune d'un assemblage pareil. Mukařovský (1966 [1943]) donne entre autre l'exemple des reproches qu'essuya à son époque Racine de présenter des passions trop brutales pour la galanterie des salons, ce que son contemporain Quinault ne faisait point : la force des passions que les contemporains de Racine ne pouvaient pas ne pas percevoir n'entraînait guère dans le domaine sémantique des « attitudes nobles » tel qu'il était normé à l'époque, et par conséquent, échappait au geste sémantique socialement codé. Depuis, les normes ont changé et nous voyons actuellement dans la force des passions de ses personnages un argument éloquent pour la force de l'art de Racine...

postuler un concret textuel. Un texte concret n'est concret que s'il est ancré dans une situation et classé sous un genre.

L'ancrage situationnel d'un énoncé (qui, soulignons-le, est un texte minimal) est la connaissance qui nous permet – entre autre – d'identifier les référents des expressions telles que *moi, ça, là-bas, alors*. L'ancrage situationnel d'un texte quelconque (qui peut revêtir une structure très complexe d'énoncés) est l'ensemble des connaissances et des environnements culturels avec lequel un récepteur s'approche du texte. Nous le vivons comme quelque chose de banal chaque fois que, produisant un texte, nous faisons le choix entre *Martin, mon beau-frère, cet homme-là, Monsieur N.* en fonction des connaissances et des habitudes que nous présupposons auprès de celui à qui nous nous adressons. Et nous le vivons comme un truisme chaque fois que nous entendons dire qu'un texte littéraire change s'il est lu par la même personne pour la première ou pour la deuxième fois, s'il est lu à l'époque à laquelle, et dans l'environnement pour lequel il a été créé, ou bien à une époque différente et dans un environnement différent. Oui, tout cela est vrai. Seulement, il ne faut pas s'arrêter là : un constat pareil n'est qu'un point de départ pour interpréter avec efficacité le texte donné. L'ancrage situationnel est, en fin de compte, un vaste ensemble de règles qui, à telles conditions, font appartenir un signe linguistique à telles classes de signes plutôt qu'à d'autres<sup>9</sup>.

Le classement par genres textuels rend explicite les rôles respectifs du producteur (destinateur) et du récepteur (destinataire) du texte. Un énoncé aussi simple que *Vous connaissez mon beau-frère ?* change substantiellement s'il est classé « offre », « conseil », « menace » – ce qui sont des genres au même titre qu'une ballade, un roman, un reçu de paiement, un message téléphonique<sup>10</sup>. Et si l'on élargit ainsi adéquatement l'inventaire des genres en cours, on voit qu'il est toujours vrai ce qui est connu depuis l'Antiquité : le genre gère la thématique du texte et son élaboration.

<sup>9</sup> La référence extralinguistique n'est qu'un aspect secondaire de cet ancrage. On souhaite que la référence aille de soi sans que l'on ait à y penser. Effectivement, elle relève d'une norme textuelle omniprésente et très puissante dont nous ne nous apercevons même pas, sauf en cas d'infraction... Alors, au nom de la « clarté », nous nous arrogeons le droit, voire le devoir d'apostropher notre partenaire pour le corriger : *Qui « il » ? Martin ou Philippe ? Sois précis.*

<sup>10</sup> Dire que la menace « Mon beau-frère est quelqu'un de redoutable. Faites de sorte que je ne me fâche pas contre vous. » est prononcée sur un ton différent par rapport au conseil « Adressez-vous à mon beau-frère. Il saura vous aider. » ne change rien au fait que faute d'être classé sous un genre reconnu (et reconnaissable), l'énoncé *Vous connaissez mon beau-frère ?* n'est pas un texte suffisamment concret. Au contraire, un constat pareil ne fait que renforcer l'existence de petits genres banals : ils sont tellement importants qu'ils ont des contours intonatoires conventionnels, de même que de grands genres littéraires ont des contours typographiques conventionnels. Reste à établir si jamais il y a des contours intonatoires différents et en quoi cette différence consiste : la phonologie est encore loin d'être une science close.

Il est dans un sens purement technique – et en même temps fascinant – de traduire des ancrages situationnels et des genres textuels en règles de choix et d'identification des classes définitoires au sein desquelles les signes particuliers du texte donné sont interprétés : les différentes lectures d'un texte identique dans sa matérialité linguistique ne sont, en dernier recours, que cela. Or à ce procédé bien méritoire de la sémantique interprétative pré-existent des modèles de comportement vis-à-vis des phénomènes reconnus pour textes. De tels modèles sont acquis (aspect culturel), supra-individuels (aspect social) et exigés (nature de norme). L'homme de paroles – c'est-à-dire, l'humanité tout entière – est tellement immergé dedans qu'il lui faut exercer un yoga intellectuel pour qu'il y voie un tout petit peu clair. Nous autres philologues devrions avoir déjà une certaine expérience de cet exercice : c'est à force de nous appuyer sur des normes que nous pouvons traiter divers textes de la même façon et, chose curieuse, que nous pouvons présenter, en guise d'exemple de textes concrets, des fantômes de textes qui n'en sont pas, que nous ne faisons qu'imaginer. Le lecteur des sciences du langage en est bien familier : donner une situation et un genre suffit pour élever une phrase quelconque en énoncé d'un texte concret. Où est le texte ? Nulle part, mais nous savons à quelle norme textuelle nous avons affaire, ce qui nous suffit largement pour mener à bon terme l'explication de l'exemple dont il s'agit. Si alors nous autres philologues reconnaissons l'existence des normes textuelles (ce qui est banal), reconnaissons également (et cela risque de paraître révolutionnaire) que de pareilles normes textuelles doivent être la cible première de la philologie actuelle. Même si nous ne saurions en saisir que sous forme de gloses éparpillées, il est impératif que nous nous en occupions, nous autres philologues, au péril d'un épouvantable fatras idéologique que bien d'autres se précipitent à apporter dans le domaine.

Au début de ce paragraphe 5, nous avons postulé l'ancrage situationnel et le classement par genres textuels comme deux paramètres indépendants du caractère ou de la nature du texte, qui font qu'il est perçu comme concret. À la fin de ce même paragraphe, les deux paramètres se trouvent amalgamés en un immense assemblage de normes socioculturelles. C'est à dessein que nous procédons ainsi. Conscient des parallélismes respectifs entre l'ancrage situationnel et l'approche référentielle du signe, entre le classement par genres et l'approche inférentielle du signe, nous souhaitons éviter que la philologie englobante finisse par être transmise comme « la doctrine aux deux paramètres », à l'instar de la transmission vulgarisatrice du fonctionnalisme pragois comme « le modèle à trois fonctions » (Bühler 1933), ou bien « à six fonctions » (Jakobson 1960). Or si l'on a pour but d'expliquer tout moyen linguistique uniquement par son fonctionnement dans un ensemble de textes typés, et à plus forte raison, dans un texte particulier, il faut admettre un nombre illimité de fonctions, tout en reconnaissant qu'à chaque instant on ne peut en considérer et manipuler qu'un nombre non seulement limité, mais

bien évidemment, très restreint<sup>11</sup>. Le cas devient encore plus complexe pour les normes qui, dans un collectif culturellement homogène, réglementent la production et la réception des textes : la société comprend grand nombre de collectifs, et chaque membre de la société appartient à la fois à plusieurs d'entre eux, ce qui le fait porteur de plusieurs vastes ensembles de normes textuelles.

6. Les normes socioculturelles évoquées au paragraphe précédent sont la matière brute de la philologie. Nous les avons qualifiées de textuelles, alors qu'elles sont au même titre linguistiques : elles gèrent autant la production que l'interprétation des textes, les deux opérations se faisant à l'aide de la seule langue. Comment saisir la langue si l'on concède que sa raison d'être est de servir les textes, c'est-à-dire les discours ?

Nous postulons deux unités explicatives centrales, la PHRASE pour le système abstrait de langue, l'ÉNONCÉ pour les textes concrets, introduites toutes deux en parfaite indépendance mutuelle : la définition de la phrase ne se réfère point à l'énoncé, celle de l'énoncé ne se réfère point à la phrase. L'énoncé est une unité textuelle élémentaire, ce qui veut dire qu'il est avant tout un texte concret (s'il est pris dans un texte plus large, alors son ancrage situationnel est en premier lieu constitué par le texte d'où il est détaché), et qu'il sert surtout à expliquer les textes de taille majeure (il apporte alors une portion de sens au texte dont il fait partie). La phrase est une unité systémique complexe, ce qui veut dire qu'elle est un signe abstrait de langue, et que d'autres unités-signes de langue sont introduites – directement ou indirectement – par rapport à la phrase.

L'indépendance des définitions respectives de la phrase et de l'énoncé facilite l'étude de la structure du support linguistique de l'énoncé. S'il est vrai que beaucoup de supports linguistiques d'énoncés particuliers ne sont pas des phrases, il est également vrai qu'un grand nombre de pareilles non-phrases sont en fin de compte des phrases elliptiques : les supports en question ne sont interprétables que complétés dans une phrase particulière et unique. Dans un dialogue aussi banal que *Qui est-ce qui a téléphoné ? – Jean-Luc*, le support de l'énoncé *Jean-Luc* n'est interprétable, linguistiquement, que complété dans la phrase *C'est Jean-Luc qui a téléphoné*, et uniquement dans cette phrase-là. Par conséquent, les supports d'énoncé non phrastiques et non elliptiques qui pour être compris n'ont aucun besoin d'être insérés dans une phrase complète, sont d'un nombre plutôt limité de types, à l'instar de formules de contact social (*bonjour*), ou d'identification

---

<sup>11</sup> Il est dommage que l'on ignore d'habitude les modèles à deux (Mathesius 1911, 1942), quatre (Havránek 1932), voire [n + 1] fonctions (Mukařovský 1936a et b, 1940 a et b), et il est déplorable que l'on snobe carrément la classification des fonctions de la langue, telle qu'elle est esquissée dans les *Thèses* collectives du Cercle de Prague (TCLP 1/1929, 14-15).

référentielle (*faculté de médecine*, que ce soit écrit sur un bâtiment ou annoncé dans un bus comme le nom d'un arrêt)<sup>12</sup>.

Remarquons une chose qui, certes, devrait aller de soi, mais hélas ! tarde encore à être universellement garantie parmi les linguistes : la phrase, unité (et signe) complexe relevant du système abstrait de la langue, est toujours dotée d'une intonation particulière. Par conséquent, un support structurellement bien fait qui n'a pas d'intonation, n'est pas encore une phrase, et inversement, diverses modulations intonatoires, appliquées au même support, c'est-à-dire, à la même « figure phonématique », en font des phrases diverses, par exemple : *Vous n'en savez rien. Vous n'en savez rien ? Vous n'en savez rien !* Il est vrai que l'opposition des principaux contours intonatoires se traduit d'habitude en termes de jonction d'un énoncé à un autre : au contour neutre qui monte pour redescendre et qui ne prédit rien sur la continuation textuelle de l'énoncé (*Vous n'en savez rien*), s'opposent deux contours sans inversion qui sont tous deux très explicites sur leur continuation, un montant qui exige que l'on continue sur le même sujet (*Vous n'en savez rien ?*), un descendant qui interdit cela (*Vous n'en savez rien. Arrêtez de m'en parler = Arrêtez de revenir là-dessus*) ; ou bien la différence des contours se traduit en d'autres termes signalant une position particulière de l'énoncé dans le texte : un contour monotone marquant une incise (*Le virus pénètre dans votre ordinateur – vous n'en savez rien – et efface toutes vos données*), un ton surélevé au départ marquant une affectivité par rapport à l'énoncé en question (*Vous n'en savez rien ! Vous voulez me faire croire cela ?*). Toujours est-il que de pareils contours font partie du système abstrait de la langue, qui est bel et bien un inventaire de moyens pour créer des textes, y compris leurs articulations internes.

Le rôle primordial du contour intonatoire est de délimiter un énoncé dans le texte<sup>13</sup>. Il nous permet ainsi de déceler les énoncés non phrastiques, qu'ils

<sup>12</sup> Rappelons ici ce qui a été dit tout au début (§ 1) : le texte vaut autant que le discours en comprenant à la fois la communication écrite et parlée. Les énoncés phrases, aussi bien que les énoncés ellipses relèvent surtout de la parole réfléchie, où d'autres types de supports d'énoncé, à savoir non-phrases et non-ellipses, ne sont pour la plupart acceptés qu'en tant que « formules figées ». Dans les sphères de la parole spontanée, les relations sont toutes différentes. L'auteur ne cache point qu'il se concentre consciemment sur le réfléchi ; il reconnaît pleinement l'importance de l'étude linguistique du spontané, et s'il s'abstient lui-même de la recherche scientifique dans de telles sphères, c'est uniquement qu'il s'avoue intellectuellement démuné (pour ne pas dire : nu) devant une tâche pareille.

<sup>13</sup> S'il s'agit d'un texte écrit, il est certes vrai que nos langues européennes – tchèque, français, allemand, lituanien ou autre – sont très peu munies de moyens (ortho-) graphiques pour marquer les intonations. Or il est également vrai que notre culture européenne littéraire sait parfaitement s'y accommoder : nos énoncés écrits sont tout différents de nos énoncés oraux. On est éduqué non seulement à écrire en phrases complètes, mais en outre à choisir des phrases à intonation neutre, non marquée, et si une intonation marquée s'avère incontournable, alors on ajoute des énoncés qui rendent cette intonation marquée explicite. C'est précisément le rôle des ajouts *Arrêtez de revenir là-dessus* et *Vous voulez*

soient ellipses ou autres. En conséquence, le contour en lui-même ne suffit pas à définir une phrase. Celle-ci nécessite une définition structurale complexe et récursive. Sans prétendre à une définition universelle et exhaustive, nous sommes persuadé que certains principes en peuvent être généralisés, et surtout que chaque linguiste traitant d'une langue particulière doit disposer d'une définition de phrase suffisamment adaptée à sa langue-objet. Voilà comment nous envisageons de nous y prendre :

– La phrase est une structure close de lexies contiguës, où la contiguïté garantit que chaque lexie de la phrase est liée par une chaîne finie de relations phrastiques à chaque autre lexie de la même phrase, alors que l'identité propre de la lexie est garantie par la possibilité de la remplacer par une autre sans changer le réseau des relations phrastiques auxquelles elle participe. Par conséquent, *il* est une lexie dans *Il vient :: Elle vient*, mais n'en est aucune dans *Il pleut* ; et *pomme de terre* fait une seule lexie dans *Il vend des pommes de terre :: Il vend des poireaux*, alors qu'elle en fait deux dans *Il vend des pommes de terre :: Il vend des pommes de fer :: Il vend des pommes d'argent :: Il vend des pommes d'argile*, quelle que soit leur signification<sup>14</sup>.

– Les relations phrastiques sont syntagmatiques si elles concernent le rapport mutuel de deux ou plusieurs lexies, cf. *Il est le directeur :: Il est chez le directeur*, et paradigmatisées si elles n'en concernent qu'une seule, cf. *Il est directeur :: Il a été directeur :: Il aurait été directeur :: Qu'il soit directeur*, mais aussi *Il est directeur :: Il est le directeur :: Il est un directeur*. Cependant, bien de changements paradigmatisés influencent l'interprétation globale du syntagme dont la lexie fait partie, cf. *Il est directeur de théâtre :: Il est directeur du théâtre :: Il est directeur d'un théâtre*. En outre, il faut admettre une relation phrastique complexe, capable de concerner, selon le cas, une lexie dans sa valeur lexicale, un rapport syntagmatique ou paradigmatisé quelconque, un ensemble quelconque de lexies dans leurs rapports syntagmatiques et paradigmatisés, voire la phrase tout entière sous l'aspect de sa validité : c'est l'articulation de la phrase en thème et rhème, dans une perspective communicative<sup>15</sup>.

---

*me faire croire cela ?* dans les exemples susmentionnés. Le même effet aurait été atteint par des incises de commentaire : *Vous n'en savez rien, m'a-t-il coupé la parole tout sec ; Vous n'en savez rien ! s'écria-t-il profondément indigné.*

<sup>14</sup> Il est vrai que pour parler de la matière utilisée lors de leur fabrication, le locuteur averti aurait probablement recours aux *pommes en terre (cuite)*, n'empêche qu'il y a des *pommes d'or* et des *pommes d'argent* comme objets à la fois de luxe et de symbolisme, et que l'on peut parfaitement concevoir un texte concret dans lequel la dégradation symbolique des âges, passant par les étapes successives d'or, d'argent, de cuivre et de fer, serait prolongée jusqu'à un « âge de terre », tout en étant appliquée aux pommes d'or des Hespérides...

<sup>15</sup> Cette perspective pourrait être paraphrasée par : « Je, énoncé ci-dessus me prononce au sujet de ceci (→ thème) pour dire à son propos cela (→ rhème) ». Elle se manifeste à l'aide de moyens systémiques très divers, e.g. *Il a planté un pommier dans son jardin :: Il a planté le pommier dans son jardin :: Le pommier, il l'a planté dans son jardin :: Dans*

– Si aux deux alinéas précédents, nous avons su relever la signification des quelques lexies et de leurs rapports mutuels au sein de contrastes produits entre phrases diverses, c'est parce que nous nous appuyions sur une intelligence structurale préalable de la phrase. Cette intelligence-là est de par sa nature récurrente. Elle présuppose en premier lieu un acte constitutif créant une phrase élémentaire : la prédication. Vient ensuite la relation de dépendance qui y ajoute divers compléments<sup>16</sup>, qu'ils soient au même degré, cf. *Il*

---

*son jardin, il y a planté un pommier :: Dans son jardin, il y a planté le pommier (tandis que le cerisier, il l'a planté devant sa maison) :: C'est un pommier qu'il a planté dans son jardin (et non un cerisier) :: C'est le pommier qu'il a planté dans son jardin (tandis que le cerisier, il l'a planté devant sa maison) :: C'est lui qui a planté le pommier dans son jardin.* Les différences présentées jusqu'ici concernent des ensembles de rapports syntagmatiques et une valeur lexicale (*pommier :: cerisier*). D'autres différences encore concernent des rapports paradigmatiques, e.g. *Il a planté un pommier :: Il a planté le pommier ; Le pommier, ... il l'a planté :: il est en train de le planter :: il le plantera*, tandis que l'ensemble des rapports d'une phrase peut servir tel quel de thème à un rhème qui ne se prononce que sur la validité globale de cet ensemble, cf. (*A-t-il planté le pommier ?*) *Le pommier, il l'a déjà planté :: Le pommier, il ne l'a pas encore planté*, mais aussi *Oui, il l'a planté :: Non, il ne l'a pas planté*.

La pertinence communicative des oppositions susmentionnées est évidente : pour chacune des phrases précitées, il est possible d'exhiber un texte particulier où elle seule, et aucune autre sert de support adéquat à l'énoncé. On saurait objecter qu'une phrase peut servir de support à divers énoncés qui sont différenciés précisément par la limite de ce qu'ils affirment à propos de telle ou telle chose, cf. (*Qu'est-ce qu'il a planté ?*) *Il a planté un pommier :: (Qu'est-ce qu'il a fait ?) Il a planté un pommier*. Or nous avons ici affaire à deux phrases différentes, différenciées uniquement par le fait que le verbe *planter* fait partie du thème dans la première, et du rhème dans la seconde.

S'il est vrai que de telles analyses sont peu fréquentes dans la tradition grammaticale de la langue française, il est également vrai qu'elles peuvent y être introduites assez facilement. Cela exige que l'on reconnaisse l'équivalence fonctionnelle de certaines lexies, notamment de *est/sont* et de *il y a*, cf. *Le pommier est dans le jardin :: Dans le jardin, il y a un pommier*, que l'on reconnaisse tout autant l'équivalence fonctionnelle de certaines constructions syntaxiques (cf. supra), et que l'on prenne l'article pour une catégorie paradigmatique du nom au même titre que le nombre, cf. *le pommier :: un pommier* à côté de *le pommier :: les pommiers*.

<sup>16</sup> Les langues qui font l'objet d'une recherche poussée de l'auteur, à savoir le lituanien et le tchèque, disposent toutes deux – quoique chacune de façon différente – d'un moyen systématique pour produire des phrases complètes constituées du seul prédicat sans sujet. Le sujet y est alors un membre dépendant, « un complément » parmi d'autres, au même niveau qu'un complément d'objet ou un complément adverbial quelconque. L'unique particularité du « complément de sujet » consiste en la manifestation morphologique de sa dépendance syntaxique : le prédicat se fait congruent au sujet qui le complète, alors qu'il régit l'objet qui le complète, en laissant tous ses compléments adverbiaux en dépendance libre (\*). Pour le français, l'auteur est conscient de la difficulté de faire passer *on travaille* (cf. *Faites attention, on travaille. C'est dimanche, on ne travaille pas*) 1° pour une catégorie à part, 2° pour la forme de base, non marquée par rapport à *je travaille, il travaille*, mais aussi par rapport à *on travaille* au sens de « nous travaillons ». Il avoue ne pas avoir de solution qui lui plaise : *faciant meliora potentes* !

vient → *Il vient demain / à vélo / avec son frère*, ou graduellement descendants, cf. *Il vient* → *Il vient demain* → *Il vient demain soir* → *Il vient demain soir vers huit heures*. Intervient en outre l'opération de coordination affectant et les compléments, et les phrases, cf. (*Il vient demain & Il vient après-demain*) → *Il vient demain et après-demain* ; (*Il vient & Il courra*) → *Il vient en courant* ; (*Il vient & Son frère vient aussi*) → *Lui et son frère, ils viennent / Il vient avec son frère*<sup>17</sup> ; (*Il vient à Paris & Il y meurt trois ans après*) → *Il vient à Paris pour y mourir trois ans après*<sup>18</sup>. S'y ajoute encore l'opération de substitution remplaçant un complément quelconque par une autre structure, parfois très particulière, cf. *Vient alors un abruti* → *Vient alors un « ôte-toi-de-là-que-je-m'y-mette »*.

– Les trois procédés de l'alinéa précédent – à savoir, complémentation, coordination, substitution – ont la propriété de transformer une ou des phrases déjà faites (la phrase première, élémentaire étant constituée par l'acte de prédication) en une phrase nouvelle, plus large. La récursivité de la définition de phrase consiste dans la décision méthodologique d'expliquer toute phrase comme résultant d'un nombre fini d'actes de prédication et de certaines des trois opérations, ajoutées successivement. Rappelons que la phrase est toujours dotée d'un contour intonatoire particulier et qu'elle est en

(\*) Imaginons en latin *itur* comme prédicat absolu qui suffit tout seul à constituer une phrase (*an sedetur ? – minime, itur*), et qui peut être complété de diverses dépendances, e.g. *in ius itur :: in ius it frater contra fratrem ; a sacris itur :: a sacris eunt flamines ; qua uia itur Hennam ? :: ibam forte uia sacra ; ad arma itum est :: iit in aciem exercitus ; it clamor, it, et ibit semper* (*it* tout seul est une phrase à deux membres, prédicat et sujet, le sujet étant exprimé par la forme congruente du prédicat : c'est *it*, non *eunt* ni *eo*, tandis que *itur* ne peut être contrasté à aucun *\*euntur*, *\*eor*, *\*imini* ; si le sujet de *it* n'est exprimé par aucun autre morphème, c'est qu'il est clairement présent dans l'ancrage situationnel de l'énoncé).

<sup>17</sup> C'est à dessein que nous présentons ici la phrase *Il vient avec son frère* comme résultant d'une coordination, alors que nous venons de la présenter comme constituée d'un complément « d'accompagnement », cf. *Il vient avec son frère :: Il vient avec son chapeau ridicule*. Plusieurs analyses étant possibles, il faut adopter des règles pour les évaluer.

<sup>18</sup> Le domaine de la coordination est tellement vaste qu'il semble utile d'émanciper certains pans en relations autonomes, dont notamment une prédication latérale, cf. (*Pierre est arrivé au milieu des préparatifs & Pierre est toujours ponctuel*) → *Pierre, toujours ponctuel, est arrivé au milieu des préparatifs* ; et une prédication sur l'ensemble, cf. (*Pierre est arrivé au milieu des préparatifs & Cela a eu des conséquences néfastes*) → *Pierre, malheureusement, est arrivé au milieu des préparatifs / Malheureusement, Pierre est arrivé au milieu des préparatifs*. Ajoutons à ce propos encore un exemple emprunté à Jean-Marie Zemb, à savoir *Hier, il n'est pas arrivé comme nous nous y étions attendu :: Hier, il n'est pas arrivé, comme nous nous y étions attendu* [virgule, intonation différente]. La première phrase résulte d'une coordination « simple », assez complexe d'ailleurs (*Nous nous attendions à ce qu'il soit arrivé d'une façon particulière & Il est arrivé d'une façon différente*), alors que la deuxième résulte d'une « prédication sur l'ensemble » (*Hier, il n'est pas arrivé & Nous nous attendions à ce qu'il ne soit pas arrivé*). Là encore, il s'agit de bien choisir les règles pour évaluer diverses analyses possibles.



même temps conçue comme un champ, clos et limité, de relations entre ses lexies, y compris l'articulation thématique-rhématique.

La définition structurale de phrase, telle que nous l'avons ébauchée ici, ne suffit certes pas à saisir tous les énoncés possibles. Ceci n'a d'ailleurs jamais été notre objectif. Ayant défini la phrase et l'énoncé en indépendance absolue, nous nous intéressons uniquement à la proportion des énoncés que l'on peut effectivement expliquer à l'aide de la définition actuelle de phrase (sont inclus à cette partie aussi les énoncés elliptiques). Si la proportion des énoncés qui, même dans les textes réfléchis, échappent complètement à notre structure préconçue de phrase, s'avère considérable, rien n'est plus naturel que de remplacer la définition actuelle de la phrase par une autre, meilleure. La question qu'il faut se poser est différente : À quoi bon la phrase, puisqu'on analyse toujours les textes consistant foncièrement en énoncés ? Et on peut renchérir : Être une phrase structurellement bien faite ne suffit parfois pas à être un énoncé textuellement interprétable. Nous y consacrons le paragraphe suivant.

7. Le paragraphe 6 déploie des particularités terminologiques qui – nous l'espérons bien – ne dépassent pas l'expérience de la tradition linguistique-philologique française (encore qu'il n'y ait pas de terminologie française linguistique-philologique une et universellement valable). Or il déploie en même temps une approche qui – nous en sommes bien conscient – risque d'outrepasser l'expérience de la tradition française du traitement du signe linguistique binaire (quoiqu'il n'y ait pas d'approche française du signe une et universellement valable). Un des rares traits vraiment communs à l'étendue tout entière de la sémantique structurale française – Benveniste, Martinet, Pottier, Rastier, Zilberberg, entre autres – est d'étudier, au sein du texte pris dans sa totalité, les signes linguistiques d'une taille qui ne dépasse guère celle d'un syntagme reliant deux lexies seulement, tout en soulignant que la limite indépassable pour tout signe linguistique est précisément l'énoncé. Nous sommes persuadé que l'on peut cependant aboutir à une conciliation pragmatique entre la tradition française du traitement du signe à taille « modérée », lexie ou syntagme au maximum, et la conception pragoise de la phrase comme un signe linguistique complexe.

En dépit des difficultés notoires que pose une définition universelle de phrase, il suffit de se contenter d'un certain nombre de principes : phrase en tant que « champ » de lexies, à savoir structure close de lexies contiguës, telle qu'elle a été expliquée plus haut ; phrase, champ de lexies contiguës, permettant diverses coupures, simples pour les rapports syntagmatiques ou paradigmatiques particuliers, complexe pour l'articulation thématique-rhématique tout entière ; phrase en tant que structure récursive appuyée sur un acte constitutif premier et sur un nombre limité d'opérations d'« élargissement », opérations constitutives secondaires, qui peuvent être répétées ; et bien évidemment, phrase toujours pourvue d'un contour intonatoire particulier.

L'ensemble des moyens systémiques qui servent de pareils principes varie naturellement de langue à langue. Il varie non seulement en chiffre absolu d'entrées pour chacune des catégories susmentionnées mais, chose plus importante encore, en poids relatif d'une entrée par rapport à une autre, que ce soit au sein d'une même catégorie ou à travers diverses catégories. Conçue comme signe, la phrase a une valeur éducative non négligeable : par la diversité de ses relations systémiques possibles, on est vite emmené à concéder que tout effort de décrire la phrase à l'aide d'une proposition logique est par avance voué à l'échec, alors qu'opposer un moyen constitutif de phrase à un autre, sans changer les autres relations, s'avère la voie la plus prometteuse – et à vrai dire, la seule praticable.

La phrase ne monopolise point l'approche sémantique du texte. L'autonomie parfaite de la phrase et de l'énoncé comme unités linguistiques nous donne la pleine liberté de traiter tout énoncé sans égard pour la structure phrastique de son support : que l'on songe au vers, énoncé fondamental de la poésie<sup>19</sup>. Cependant, les énoncés d'un texte quelconque sont le plus souvent interprétés par égard pour la structure phrastique de leur support. Il serait tentant d'imaginer que la phrase assemble les relations linguistiques les plus courantes, voire les plus banales parmi celles que l'on rencontre dans les textes concrets, de sorte qu'à l'énoncé proprement dit restent attachées les relations « intéressantes », pour ne pas dire poétiques, mais tel n'est pas le cas. Certes, une description explicite des relations abstraites de la phrase nous épargne d'en décrire à nouveau chaque instance que l'on trouve dans un texte concret, mais le vrai rôle du support de l'énoncé – phrase complète et phrase elliptique confondues – est de délimiter les sphères de valence lexicale. Si nous concédons que chaque lexie, unité abstraite de langue, a une valence, c'est-à-dire invite à chercher d'autres lexies afin de les mettre

---

<sup>19</sup> Il est regrettable que l'on identifie les débuts de la poétique structurale à Roman Jakobson seulement, notamment – et sans même y prêter attention – au Jakobson des décennies américaines, cf. « Pour longtemps encore, l'approche du poème se fera à partir de la contribution de R. Jakobson » (Zilberberg 1988 : 135). Sans ôter quoi que ce soit au mérite et à l'intérêt de l'œuvre de Jakobson, nous tenons à rappeler qu'il y a, autour du foyer pragoise du structuralisme fonctionnel, une autre tradition d'approche structurale de la poésie, par rapport à laquelle Jakobson, installé aux États-Unis, s'éloigne considérablement à partir des années 50 (voir ici même, note 5). Cette « autre » tradition pragoise, qui cependant est plutôt la « propre », commence avec Jan Mukařovský (1928, 1929, 1938b) et son disciple Jiří Veltruský (1942), pour continuer ensuite avec Jiří Levý (1963), Miroslav Červenka, Květa Sgallová, tout en s'appuyant sur des travaux parallèles d'histoire immanente de la littérature (Felix Vodička 1942, 1948) et de stylistique générale (František Daneš, Karel Hausenblas, Jana Hoffmannová). Nous sommes persuadé que la sémantique interprétative trouverait dans cette tradition davantage de points communs. Le majeur tort de ce courant méconnu du structuralisme pragoise consiste à traiter en tchèque de la poésie tchèque (une œuvre posthume traitant de l'art dramatique à un niveau suffisamment général est accessible en français et prochainement, augmentée et rétablie, en traduction anglaise, cf. Veltruský 1996, 2012).

en relation particulière avec elle, la phrase, structure abstraite de relations linguistiques, est la sphère primordiale dans laquelle de telles lexies sont à chercher : ce qui, dans un texte, se trouve en dehors du support phrastique de l'énoncé, contribue déjà à l'ancrage situationnel de celui-ci<sup>20</sup>.

Des exemples apparemment absurdes tels que *une heure bleue, un pré difficile, une sympathie à travers les champs, une erreur par dessus le clocher, une fille du clavecin, un ours à toit*, illustrent bien la répartition des tâches entre la phrase et l'énoncé : la relation phrastique de dépendance prescrit que la lexie en bas du syntagme dépendantiel est à lier avec celle en tête, et aucune autre, ce qui n'est possible que si l'énoncé de par son ancrage dans le texte d'où il est détaché, nous pourvoit d'une distribution particulière de sèmes qui dote le syntagme d'un sens. Il n'est pas question de s'arrêter devant un simple syntagme épithète ou apposition. Une phrase entière telle que *Et alors, divisées profondément par leur amour fraternel beige, les sœurs du traité seront dorénavant capables de surmonter tout lac, quel que soit son poids, sans égard pour la satiété du moment* présente le même problème : les relations phrastiques prescrivent quelle lexie est à lier avec quelle autre, et suivant quel rapport, et reste à l'énoncé, ancré dans le texte entier, de fournir une distribution particulière de sèmes qui, à tout cela, donnerait un sens.

C'est à dessein que les exemples de l'alinéa précédent ne sont pas marqués d'astérisque : nous n'osons guère les exclure du potentiel de la langue. Structurellement, ils sont bien faits et très clairs sur l'interprétation qu'ils exigent. Leur unique défaut, si défaut il y a, consiste à échapper à notre expérience des textes. Et c'est précisément l'expérience des textes qui permet à l'homme de paroles d'élever, ou pas, un support linguistique, structure abstraite formellement interprétable, au rang d'énoncé, unité textuelle dotée d'un sens. Cette expérience est certes individuelle, mais elle peut être saisie comme un fait social caractérisant ainsi un collectif de langue. Alors, elle devient un phénomène linguistique. D'ailleurs, la linguistique sait déjà s'y prendre : tous les dictionnaires de collocations ne font que décrire des collectifs de langue à travers des corpus de textes choisis comme représentatifs pour eux. Toujours est-il qu'une nouvelle voie s'ouvre à la linguistique, ou plutôt se « rappelle à son souvenir » : l'étude suivie des constellations sémiques, partenaires textuelles des relations de phrase<sup>21</sup>.

Au deuxième alinéa du présent paragraphe, nous avons relevé une valeur éducative de la conception de la phrase toute entière comme un signe linguistique complexe, certes, mais un : elle instruit que la seule étude possible

<sup>20</sup> L'intérêt premier du support elliptique tel que nous l'avons introduit (§ 5) est de reconstituer LA phrase qui sert de sphère de valence lexicale de l'énoncé.

<sup>21</sup> L'auteur (2008) a classifié, pour le tchèque, les distributions sémiques indispensables pour interpréter les syntagmes épithète et/ou apposition, et développe son projet dans sa grammaire fonctionnelle du lituanien, dont le premier volume est actuellement sous presse (2012).

de la phrase est différentielle. Le meilleur ensemble définitoire au sein duquel une phrase peut être opposée à d'autres, consiste en phrases qui ne diffèrent que très peu par rapport à la phrase en question, que la différence concerne son contour intonatoire, un trait syntagmatique ou paradigmatic quelconque choisi en elle, ou bien son articulation thématique-rhématique, comme il a été expliqué au paragraphe 6. Ce sont autant de différences pertinentes que la linguistique aurait grand intérêt à savoir présenter sous forme de listes exhaustives pour chaque langue particulière. Ajoutons que cette approche n'est qu'une grande simplification de celle envisagée il y a plus de quatre-vingts ans par Jan Mukařovský, qui étudiait de façon différentielle des signes linguistiques de la taille d'une œuvre poétique tout entière : Mukařovský opposait une poésie à elle-même, en y ayant changé un trait quelconque, lexical, grammatical, intonatoire, afin de scruter les différences de signification globale qui en résultaient. Voilà comment est née, au sein d'une linguistique foncièrement textuelle, une première poétique structurale...

**8.** Pour commencer, nous avons déclaré qu'à la lumière du programme de philologie englobante, la linguistique est textuelle ès qualités. Pour conclure, nous osons enchérir : la linguistique sera textuelle ou elle ne sera pas. Nous nous réjouissons qu'une devise pareille annonce non pas une révolution qui forcera la linguistique à rompre d'avec son passé (pour ne pas dire, d'avec son présent), mais un retour paisible de la linguistique sur ses propres origines<sup>22</sup>. Nous concédons volontiers que rien dans notre programme n'est original : la poursuite perpétuelle de l'originalité est d'ailleurs, à nos yeux, une des sources majeures de la stérilité notamment des études littéraires contemporaines. Notre but est tout différent : il faut arrêter la désertion des sciences du langage devant la réalité textuelle – qui en conséquence se trouve en proie à toutes sortes de dérives idéologiques.

L'analyse des textes et la description des systèmes de langue restent les tâches pratiques, utiles, indispensables et honorables qui retombent sur les philologues (ce terme est certainement plus joli que celui de « scientifiques du langage »). Ce qui manque en général aux philologues contemporains c'est la confiance en soi. Or le philologue étudiant une langue n'aura confiance en soi que s'il détient seul la notion clé de SIGNIFICATION qu'il ne peut déléguer ni à la logique ni à l'ontologie sans jamais se laisser séduire par la « résignation pragmatique » qui remplace la recherche de la signifi-

---

<sup>22</sup> Une fois de plus, nous sommes heureux de constater une concorde profonde avec F. Rastier (2001: 2) pour qui « *le texte* est une dimension du langage et *les textes* constituent l'objet empirique de la linguistique » : le texte en tant que dimension, c'est bel et bien l'ensemble des normes textuelles de nature socioculturelle qui gèrent la production tout comme la réception (y compris la reconnaissance) des textes ; les textes en tant qu'objets empiriques sont identiques à notre pôle des textes concrets.

cation d'une configuration linguistique par l'observation du succès que l'on obtient en l'exhibant. De même, le philologue étudiant un texte n'aura confiance en soi que s'il détient seul la notion clé de SENS qu'il ne peut déléguer ni à psychologie ni à philosophie sans jamais céder à la tentation de remplacer la recherche du sens d'un texte par une recherche des conditions sous lesquelles le texte sera reconnu comme littéraire, poétique ou autre. Nous sommes persuadé que si la philologie adopte l'approche générale des configurations de langue comme signes linguistiques binaires, et qu'elle se rende compte que la langue – y compris les normes textuelles (qui sont en même temps linguistiques) – est une institution sociale, elle sera bien munie pour sa tâche sans pourtant avoir raison de craindre qu'elle perde quelque chose d'important de ce que la mode cherche en dehors du langage. Notre ambition est de réhabiliter le structuralisme, de montrer que loin d'être un chapitre clos – célèbre, certes, mais assez confus et par conséquent, ennuyant – de l'histoire de la linguistique, il comprend un programme positif pour le présent.

Dans sa langue maternelle, l'auteur appelle son programme *celostni filologie*. Pour la traduction allemande, la forme *Ganzheitsphilologie* s'offre d'elle-même, et l'auteur ne s'y oppose guère : la *Ganzheitspsychologie* du début du XX<sup>e</sup> siècle fait partie du contexte intellectuel du structuralisme naissant. Or la contrepartie moderne de la *Ganzheitspsychologie*, généralisée dans les domaines les plus divers des activités intellectuelles sous forme de *a holistic approach to...*, est un contexte que l'auteur préfère éviter. C'est pourquoi il rend son programme en anglais comme *encompassing philology*, en français comme *philologie englobante*, s'appuyant pour les deux langues, sur la traduction officielle du terme philosophique de Karl Jaspers *das Umgreifende*. Pour le lituanien, matière principale de sa recherche, l'auteur reprend la motivation d'une *umgreifende Philologie*, à savoir *apimančioji filologija*, ne trouvant curieusement pas – en dépit des possibilités dérivationnelles étonnantes de cette langue – de bon équivalent lituanien pour la *Ganzheitsphilologie*. En revanche, renforcé par le sentiment personnel qu'il serait tout naturel de rendre la *Ganzheitsphilologie* en latin comme *philologia totalis*, l'auteur se sert pour l'italien de la *filologia totale*, terme qui a, en Italie, un certain passé<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> Il fut inventé et utilisé par Domenico Comparetti (1835-1927) qui professait l'importance d'employer, en philologie, toutes sortes de connaissances culturelles (notamment, en philologie classique, des données archéologiques) en vue de bien interpréter les textes. Nous n'avons pas eu la possibilité d'étudier en profondeur son intelligence des choses, mais l'idée de traduire les us et les coutumes en moyens d'interprétation textuelle nous semble bien proche de notre programme.

## RÉFÉRENCES

N.B.– L’auteur est profondément persuadé que seules vaudraient la peine d’être mentionnées ici les bibliographies exhaustives – structurées, articulées et annotées – du foyer pragois de structuralisme fonctionnel et de l’école parisienne de sémantique interprétative, ces deux traditions que nous avons soumises à comparaison dans le présent article. Ceci n’étant pour différentes raisons pas possible, il doit se contenter d’une liste plutôt aléatoire des ouvrages effleurés à travers son texte, tout en présentant ses excuses aux auteurs français du premier alinéa du paragraphe 7 aussi bien qu’aux tchèques des notes de bas de page 1 et 19, tous mentionnés comme représentant diverses écoles ou approches structuralistes particulières.

*Actes i* ≡ *Actes du Premier congrès international de linguistes à La Haye, 10-15 avril 1928*. Leiden : A.W.Sijthoff, sine anno [1930].

*Actes iv* ≡ *Actes du Quatrième congrès international des linguistes tenu à Copenhague du 27 août au 1<sup>er</sup> septembre 1936*. København : Munksgaard, 1938.

ALBANO LEONI F. (2011). Attualità di Bühler. *Paradigmi*, rivista di critica filosofica, xxix, 3, 125-139.

*A Prague school reader in linguistics* (composuit et edidit Josef Vachek). Indiana university studies in the history and theory of linguistics. Bloomington : Indiana university press, 1964.

BALLY Ch. (1926, <sup>3</sup>1965). *Le langage et la vie*. Paris : Payot, Genève : Droz, 1965.

BALLY Ch. (1932, <sup>4</sup>1965). *Linguistique générale et linguistique française*. Paris : Leroux, 1932, Bern : Francke, 1965.

BÜHLER K. (1933). Die Axiomatik der Sprachwissenschaft. *Kant-Studien* 38, 19-90.

BÜHLER K. (1934). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Jena : Fischer.

*Čtení o jazyce a poesii [I]* [Lectures sur la langue et sur la poésie] (ediderunt Bohuslav Havránek et Jan Mukařovský). Praha : Družstevní práce, 1942.

HAVRÁNEK B. (1932). Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura [Les tâches et la cultivation du standard littéraire de la langue tchèque]. In : *Spisovná čeština a jazyková kultura* [Le standard littéraire du tchèque et la cultivation de la langue] (ediderunt Bohuslav Havránek et Miloš Weingart), 32-84. Praha : Melantrich.

HAVRÁNEK B. (1936). Vývoj spisovného jazyka českého [Élaboration du standard littéraire de la langue tchèque]. In : *Československá vlastivěda* [Encyclopédie de la Tchécoslovaquie], řada [série] ii, svazek [volume] *Spisovný jazyk český a slovenský* (curavit Oldřich Hujer). Praha : Sfinx, 1-144.

HOSKOVEC T. (2008). Od významu v jazyce ke smyslu v textu. O dobrodružství strukturalistické cesty [Entre la signification de la langue et le sens d’un texte. L’aventure de la voie structuraliste]. *Slovo a slovesnost* lxxix, 1-2, 110–130. Praha : Ústav pro jazyk český

HOSKOVEC T. (2010a). Věta a výpověď ve znakovém pojetí jazyka [Phrase et énoncé au sein d’une conception sémiotique du langage]. In : *Karlík a továrna*

*na lingvistiku* (ediderunt Aleš Bičan, Jan Klaška, Petra Macurová, Jana Zmrzlková). Brno : Masarykova universita, 190-199.

- HOSKOVEC T. (2010b). Celostní filologie jako program (na příkladu baltistiky) [Le programme de philologie englobante (éclairci au matériau de la philologie balte)]. *Časopis pro moderní filologii* xcii, 1-2, 10-17. Praha : Ústav pro jazyk český.
- HOSKOVEC T. (2012 [sous presse]). *Formální morfologie litevštiny ve funkčním popisu jazyka* [La morphologie formelle du lituanien, objet d'une description fonctionnelle de langue]. Praha : Práce Pražského lingvistického kroužku, nová řada i.
- JAKOBSON R. (1960). Linguistics and poetics (Closing statement of the Interdisciplinary conference on style, Indiana univesity 1958). In : *Style in Language* (editit Thomas Sebeok), 350-377. Cambridge, Mass. Reimpressum in Roman Jakobson, *Selected writings* iii, 18-51.
- LEVÝ J. (1963). *Umění překladu* [L'art de la traduction]. Praha : Československý spisovatel. — *Die literarische Übersetzung. Theorie einer Kunstgattung*. Frankfurt am Main : Athenäum Verlag.
- MATHESIUS V. (1911). O potenciálnosti jevů jazykových [Sur la potentialité des phénomènes de langue]. *Věstník Královské české společnosti nauk* 1911-1912, třída filosoficko-historicko-jazykozpytná, č. 2, únor 1911. On the potentiality of phenomena of language. In : *A Prague school reader...*, 1-32.
- MATHESIUS V. (1926). New currents and tendencies in linguistic research. In : *MNHMA. Sborník vydaný na paměť čtyřicetiletého učitelského působení prof. Josefa Zubatého na Universitě Karlově 1885-1925*. Praha : Jednota českých filologů, 188-203.
- MATHESIUS V. (1929). Funkční lingvistika [Linguistique fonctionnelle]. In : *Sborník přednášek pronesených na Prvém sjezdu československých profesorů filosofie, filologie a historie v Praze 3-7. dubna 1929*, 27-39. Funktionale Linguistik. In : *Stilistik und Soziolinguistik. Beiträge der Prager Schule zur strukturellen Sprachbetrachtung und Spracherziehung*. Berlin : List Verlag, 1971.
- MATHESIUS V. (1936a). On some problems of the systemic analysis of grammar. In: *TCLP* vi, 95-107. Reimpressum in *A Prague school reader...*, 306-319.
- MATHESIUS V. (1936b). Pokus o teorii strukturální mluvnice [Essai d'une théorie de grammaire structurale]. *Slovo a slovesnost* ii, 2, 47-54.
- MATHESIUS V. (1936c). Deset let Pražského lingvistického kroužku [Dix ans du Cercle linguistique de Prague]. *Slovo a slovesnost* ii, 3, 137-145. Ten years of the Prague linguistic circle. In : Josef Vachek: *The linguistic school of Prague. An introduction to its theory and practice*, 137-151. Bloomington : Indiana university press, 1966.
- MATHESIUS V. (1942). Řeč a sloh [Le langage et le style]. In : *Čtení...*, 10-100.
- MATHESIUS V. (1943). Jazykozpytné poznámky k řečnické výstavbě souvislého výkladu [Remarques de linguiste au sujet de la construction rhétorique de l'exposé]. *Slovo a slovesnost* ix, 2-3, 114-129.

- MATHESIUS V. (1944). Společenské základy krásného hovoru [Les fondements sociaux de la conversation agréable]. In : Vilém Mathesius, *Možnosti, které čekají. Epištoly o tvořivém životě* [Les possibilités qui nous attendent. Épîtres sur la vie créative]. Praha : Jan Laichter, 251-259.
- MATHESIUS V. (1961 [posthume]). *Obsahový rozbor současné angličtiny na základě obecně lingvistického* (curavit Josef Vachek). Praha : nakladatelství Československé akademie věd. *A functional analysis of present day English on a general linguistic basis* (curavit Josef Vachek, Anglice reddidit Libuše Dušková). den Haag – Paris : Mouton, 1975.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1928). *Máchův Máj* [Le poème *Máj* de Karel Hynek Mácha] (avec un résumé en français). Praha : Karlova universita.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1929). Rapports de la ligne phonique avec l'ordre des mots dans les vers tchèques. In : *TCLP* i, 121-145.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1936a). L'art comme fait sémiologique. In : *Actes du Huitième congrès international de philosophie à Prague 2-7 septembre 1934* (ediderunt Emanuel Rádl et Zdeněk Smetáček). Praha, 1065-1072.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1936b). *Estetická funkce, norma, hodnota* [Fonction esthétique, norme esthétique, valeur esthétique] (avec un résumé en français). Praha : František Borový.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1938a). Dénomination poétique et la fonction esthétique de la langue In : *Actes* iv, 98-104.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1938b). Genetika smyslu v Máchově díle [La genèse du sens dans l'œuvre de Mácha]. In : *Torso a tajemství Máchova díla*. Sborník pojednání Pražského lingvistického kroužku [Le fragment et le mystère de l'œuvre de Karel Hynek Mácha. Recueil de travaux du Cercle linguistique de Prague] (editit Jan Mukařovský). Praha : František Borový, 13-110.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1940a). Strukturální estetika [Esthétique structurale], Strukturální věda o literatuře [Science structurale de la littérature]. Deux entrées encyclopédiques. In : *Ottův Slovník naučný nové doby* vi (1). Praha, 452-455, 457-459.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1940b). O jazyce básnickém [Sur la langue poétique]. *Slovo a slovesnost* vi/ 1940, 3, 113-145.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1940c). Dialog a monolog [Dialogue et monologue]. *Listy filologické* lxxvii, 2-4, 136-160.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1948). *Kapitoly z české poetiky I-III* [Chapitres de la poétique tchèque]. Recueil en trois volumes de sa propre œuvre structuraliste, à la préface duquel l'auteur annonce qu'il abandonne le structuralisme. Praha : nakladatelství Svoboda.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1951). Ke kritice strukturalismu v naší literární vědě [À propos de la critique du structuralisme dans la science de la littérature]. Désaveu du structuralisme et autocritique publique. *Tvorba* xx, 40, 04.10.1951, 964-966.
- MUKAŘOVSKÝ J. (1966). Záměrnost a nezáměrnost v umění [L'intentionnalité et la non-intentionnalité dans l'art]. Conférence inédite, faite au Cercle linguistique de Prague le 26 mai 1943. In : Jan Mukařovský: *Studie z estetiky* [Essais de



- l'esthétique] (recueil de travaux anciens publié par ses disciples à l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de l'auteur). Praha : Odeon.
- RASTIER F. (1987). *Sémantique interprétative*. Paris : Presses universitaires de France.
- RASTIER F. (1990). La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique (avec la contribution de Sylvain Auroux, Gérard Deledalle, Jacques Fontanille). *Nouveaux actes sémiotiques* 9.
- RASTIER F. (2001). *Arts et sciences du texte*. Paris : Presses universitaires de France.
- Recherches structurales 1949*. Interventions dans le débat glossématique. Publiées à l'occasion du cinquantenaire de M. Louis Hjelmslev. *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague* v. København : Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- SECHEHAYE A. (1926). *Essai sur la structure logique de la phrase*. Paris : Champion, 1950.
- TCLP i* ≡ *Mélanges linguistiques dédiés au Premier congrès des philologues slaves*. Travaux du Cercle linguistique de Prague i/1929. Le volume comprend les Thèses collectives du Cercle (pp. 7-29), des Études individuelles faites par ses membres (pp.33-242), et un compte rendu de son activité (pp. 242-244).
- TCLP vi* ≡ *Études dédiés au Quatrième congrès de linguistes*. Travaux du Cercle linguistique de Prague vi/1936.
- TRNKA B. (1964). On the linguistic sign and the multilevel organization of language. *Travaux linguistiques de Prague i/1966*, 33-40. Reimpressum in Bohumil Trnka, *Selected Papers in Structural Linguistics : Contributions to English and General Linguistics Written in the Years 1928-1978* (= *Janua linguarum, Series maior*, 88), 86-93 (curavit Vilém Fried). Berlin, New York & Amsterdam : Mouton, 1982.
- TRNKA B. (1967). Words, semantemes and sememes. In : *To Honor Roman Jakobson. Essays on the occasion of his seventieth birthday*, Vol. 3, 2050-2054. Reimpressum in Bohumil Trnka, *Selected Papers in Structural Linguistics : Contributions to English and General Linguistics Written in the Years 1928-1978* (= *Janua linguarum, Series maior*, 88), 97-101 (curavit Vilém Fried). Berlin, New York & Amsterdam : Mouton, 1982.
- VELTRUSKÝ J. (1942). Drama jako básnické dílo [Le genre dramatique en tant qu'œuvre poétique]. In : *Čtení...*, 401-502.
- VELTRUSKÝ J. (1996). Esquisse d'une sémiologie du théâtre [fragment posthume]. *Degrés*, revue de synthèse à orientation sémiologique. xxiv, n° 85-86, c1-172, Bruxelles.
- VELTRUSKÝ J. (2012 [sous presse]). An approach to the semiotics of theatre. *Travaux du Cercle linguistique de Prague, nouvelle série* 6 [ouvrage précédent, rétabli à partir des notes manuscrites de l'auteur et traduit en anglais par Mme Jarmila F.Veltrusky, avec une postface de Tomáš Hoskovec]. Praha : Cercle linguistique de Prague. Brno : Masarykova universita.
- VODIČKA F. (1942). Literární historie. Její problémy a úkoly [Histoire littéraire. Ses tâches et ses problèmes]. In : *Čtení...*, 307-400.

VODIČKA F. (1948). *Počátky krásné prózy novočeské* [Les débuts des belles lettres tchèques modernes]. Praha : Melantrich.

ZILBERBERG C. (1988). *Raison et poétique du sens*. Paris : Presses universitaires de France.